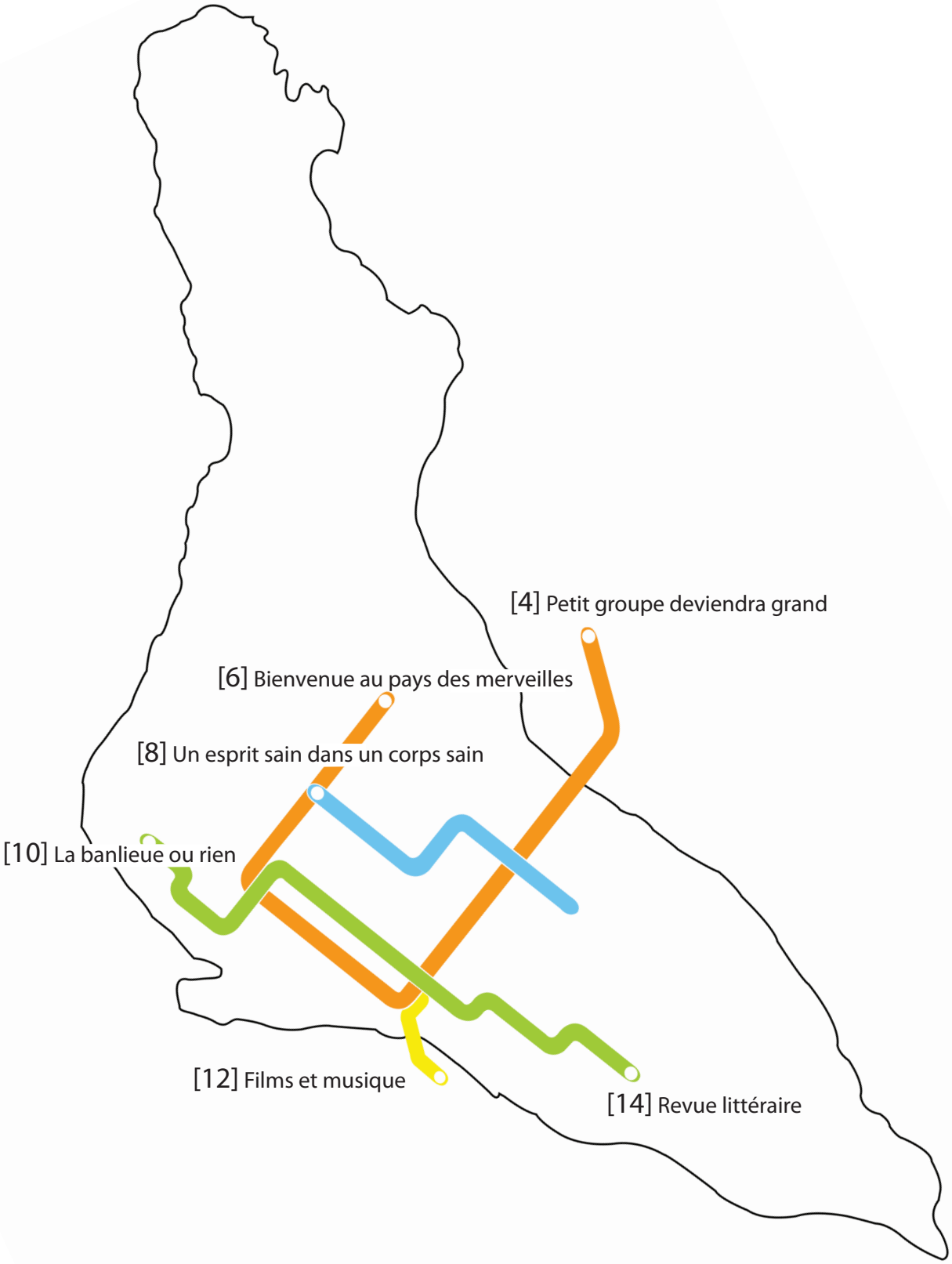
l'Organe

choisissez votre camp

ISSN 1916-4947 Université Concordia • mensuel • volume 7 • numéro 5 • avril 2010 www.lorgane.org

Montréal et la banlieue


[4] Petit groupe deviendra grand
[6] Bienvenue au pays des merveilles
[8] Un esprit sain dans un corps sain
[10] La banlieue ou rien
[12] Films et musique
[14] Revue littéraire

DIRECTION GÉNÉRALE

Directrice générale
Gabrielle Lefort

Directrice des communications
Andreia Furtado

Directrice des finances
Vera Zabeida

GRAPHISME

Directrice artistique
Myriam Des Cormiers

Éditrice photo
Cynthia Jabre

Graphisme
Milosz Maria Jurkiewicz
Yulia Manyakina
Stefanie Viens

Mise en page
Gabrielle Lefort

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Julien Faille-Lefrançois

Aide-rédactrice en chef
Virginie Karagirwa

Chef de pupitre culturel
[vacant]

Chef de pupitre politique
[vacant]

Chef de pupitre société
Florence Savard

Chroniques
Panagiota Arhontou
Sophie Ginoux

Correctrice
Johanne Charland

COLLABORATEUR
Phil Lambert

L'Organe
2150 Bishop, suite K-240
Montréal, QC
H3G 1M8

ISSN 1916-4947

Imprimé à Montréal par Hebdo Litho

COUVERTURE

Photo : Cynthia Jabre et Milosz Jurkiewicz

Le Rat de Montréal et le Rat de banlieue

Julien Faille-Lefrançois
redaction@lorgane.org

Les occasions se faisaient rares où le Rat de Montréal et le Rat de banlieue trouvaient le temps et la volonté pour un tête-à-tête. Leurs rencontres antérieures s'étaient toutes terminées dans la discorde, et, chaque fois, chacun repartait bêtement de son côté. Ils pouvaient difficilement faire autrement, tant la mentalité de l'un différait de celle de l'autre.

Les deux voisins s'efforcèrent tout de même de mettre de côté leur orgueil, et parvinrent un jour à se convaincre qu'il leur fallait repartir à zéro. Ils planifièrent donc un rendez-vous, et, pour une fois, ne se disputèrent même pas sur le lieu de rencontre. Ils empruntèrent chacun une barque, et se rejoignirent au milieu du fleuve Saint-Laurent. La facilité qu'ils eurent à trouver un compromis aurait pu être de bon augure pour la soirée, mais ce ne fut pas le cas.

Le Rat de banlieue était si content d'avoir évité les tracas de la ville qu'il ne put s'empêcher de le dire au Rat de Montréal. Il n'en fallut pas plus pour réveiller les vieux débats.

– Prends le pas mal, mais j'suis pas tenté de perdre deux heures jammé dans le trafic à me faire klaxonner par des enragés, tout ça pour traverser un pont d'un kilomètre. Si c'est ça que ça prend pour venir te voir, j'aime autant m'en passer.
– Ces enragés-là, je te ferai remarquer, viennent comme toi des banlieues. Nous, les Rats de Montréal, c'est le transport en commun qu'on utilise. On n'a pas besoin de polluer la planète avec nos gros 4x4 pour se remonter l'estime de soi.
– Ouais, tu parles d'un choix ! C'est bon tant que t'aimes passer l'hiver à te geler en attendant l'autobus. Après ça, si ça t'écœure pas trop d'être pogné debout pendant le trajet, le nez collé sur le dos d'un gars qui pue la sueur, la ville est vraiment faite pour toi. Pis là, je te parle même pas des *fuckés* qui te regardent croche, l'air de dire qu'ils veulent t'attaquer.
– Parce que tu vas me dire que le monde des banlieues est plus normal ? Vous passez votre temps à espionner vos voisins. Vous êtes des voyeurs. Mais pour le reste, vous êtes juste plates. Quand le plus gros *trip* de l'année, c'est d'acheter une nouvelle tondeuse, ça en dit pas mal long sur combien on peut se faire de fun en dehors de l'île.
– Au moins, on s'en fout pas, nous, de nos voisins. Ça arrive même qu'on leur sourie. Vous devriez essayer ça à Montréal !
– Le seul voisin dont on n'a rien à foutre, c'est celui de la banlieue !

Furieux, le Rat de Montréal se leva d'un bond dans sa barque, et tenta d'agripper le cou du Rat de banlieue. L'autre essaya quant à lui de frapper son assaillant avec la rame qu'il avait gardée à portée de main, ayant prévu que les choses dégénéreraient.

Le combat dura le temps que les deux barques chavirent, entraînant les rats dans l'eau du même coup. Peut-être auraient-ils pu tenter de rejoindre la rive, ou de retourner une des barques, mais ces rats ne savaient pas nager.

Petit groupe deviendra grand

Phil Lambert
plamb77@yahoo.ca

La rivalité culturelle qui déchire Montréal et le reste du Québec s'avère aussi intense que la défunte rivalité Canadiens-Nordiques. Les médias ramènent constamment la soi-disant hégémonie artistique de la métropole sur ses banlieues et sur les régions éloignées. Pourtant, pas facile la vie d'artiste au Québec quand on n'est pas vedette. Est-il plus aisé pour un créateur de s'imposer en banlieue ou en région, là où le sentiment d'appartenance à la communauté demeure généralement plus tangible ? Percer en banlieue ou en région serait-il plus simple ?

L'Organe s'est entretenu avec les Vulgaires Machins, les Trois Accords, Adèle Blais, une jeune artiste peintre collagiste de la relève très en vogue, et le Conseil montérégien de la culture et des communications (CMCC).

Campagne, banlieue, ville

« Ça ne change rien d'être issu d'une place ou d'une autre, il y a autant d'exemples de réussite dans les deux situations », propose d'emblée Simon Proulx, chanteur des Trois Accords. Inutile de rappeler qu'Hawaïenne, succès instantané tiré de Gros Mammouth Album Turbo, a sorti le groupe de son Drummondville natal en 2004 pour le projeter sur la carte musicale du Québec. Pour le parolier et guitariste, la provenance d'un groupe joue peu sur ses chances de succès. « C'est une affaire de talent, de travail et d'opportunité », ajoute-t-il.

« À Granby la scène était toute petite, les groupes, peu nombreux et le public, sensiblement toujours le même. Ça a jeté des bases qui ont contribué à notre succès ailleurs », avance Guillaume Beauregard, chanteur, guitariste et principal parolier des Vulgaires Machins. « Le microcosme culturel des régions, c'est un plus dans l'équation. »

L'expérience d'Adèle Blais semble toutefois différente. « Y' a juste à Montréal que j'aurais pu réaliser tout ça », explique l'artiste -peintre originaire de Sherbrooke. Depuis quatre ans, la jeune mère ne vit que pour son art, et elle a présenté de nombreuses expositions. Les plus récentes ont eu lieu à l'Agora Gallery de New York et à la Quiet Life Gallery de Lambertville, au New Jersey. « La critique me boudait au début. Le monde qui a acheté mes toiles m'a incitée à persévérer. Depuis, les bonnes critiques fusent. On a commencé à parler de moi. Les galeries me sollicitent pour présenter mon travail. » Le sentiment d'appartenance à une petite communauté n'a eu guère d'impact sur le cheminent de l'artiste collagiste. « Les citoyens de Sherbrooke éprouvent une certaine fierté envers mon succès et mon travail. J'ai même tenté un retour dans ma ville natale. Tout ça, pour mieux revenir à Montréal. Dans mon petit atelier d'Hochelaga, je me considère vraiment comme une artiste montréalaise », rigole-t-elle.

Compétition, 100 milles à l'art

L'offre culturelle demeure pourtant omniprésente dans les grands centres urbains comme Montréal. Nos artistes ne craignent-ils pas de voir leur produit se noyer dans une mer d'articles culturels qui ne trouvent pas toujours preneur ? « Une ville vivante culturellement encourage la curiosité », avance le volubile Beauregard du groupe Vulgaires Machins. Proulx, qui est aussi le cofondateur du Festival de la poutine de Drummondville, abonde dans le même sens : « Une capitale culturelle offre plusieurs avantages pour le développement des artistes, par exemple, celui de se mélanger dans diverses activités culturelles. Les rencontres et les échanges sont la base d'un cheminement artistique. » Blais banalise aussi le phénomène de la compétitivité dans le domaine des arts. « J'évolue en dehors des grands courants en art moderne. Ça ne me touche pas vraiment. On semble apprécier l'authenticité de mes toiles. Je fais mes petites affaires. J'élève mes enfants. Je veux juste être heureuse », explique celle qui se dit très chanceuse.

Mange ta ville

« Avec la convergence des médias, la reconnaissance d'un artiste "en ville" est souvent synonyme d'une reconnaissance en région. Évidemment, il y a des exceptions, mais généralement si un artiste habite Montréal et fait les Francofolies, le front du Voir, du Journal de Montréal, est invité à Musique Plus et Énergie dans la même journée, il aura, au plus, marché 500 mètres. C'est un peu moins vrai à Drummondville », lance avec humour Proulx, qui admet qu'un artiste doit s'exposer à Montréal s'il désire un jour vivre de son art. Beauregard renchérit : « Il faut que l'intérêt et l'estime existent partout. Montréal et Québec sont effectivement les deux grandes villes, oui. Le succès dans ces villes aide grandement le travail ailleurs en région. Si les choses ne se passent pas aussi bien que dans les grandes villes, c'est inutile d'espérer vivre de sa musique », nuance-t-il toutefois. Donc, de meilleures recettes en ville ? « Depuis que je suis relativement connue à Montréal, on me demande maintenant partout » confirme la peintre Blais influencée par Frida Khalo et Borduas.

Et l'aide ?

« En art visuel, il n'y a pas de programme qui aide réellement les artistes », explique Blais. « J'ai postulé à de nombreux programmes de bourses et mes demandes sont rejetées à chaque fois, malgré le semblant de notoriété acquise », ajoute-t-elle. « L'art visuel, même s'il est considéré comme le summum de l'expression artistique, demeure encore mal-aimé. La population préfère acheter un disque ou un livre pour quelques dizaines de dollars, au lieu d'acheter une toile qui se détaille souvent à plusieurs centaines de dollars. » De plus, la culture de mécène étant absente du paysage artistique québécois, l'artiste -peintre se désole de la relative « absence de richesse au Québec ».

Le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) et les différents conseils régionaux tels que le Conseil montérégien de la culture et des communications (CMCC) remettent chaque année de nombreux prix et bourses. Jacinthe Barabé, agente de communication au CMCC explique que les bourses et les prix remis par le CALQ et autres organismes visent à reconnaître la carrière d'un artiste solidement établi dans sa communauté. Des prix pour les artistes de la relève sont remis, mais les montants excèdent rarement 5 000 $. « Il s'agit de fait d'une reconnaissance qui met les projecteurs sur la carrière d'un artiste et qui le fait connaître tant dans sa discipline que dans sa région. Le fait que ces prix soient remis par des organismes établis et reconnus dans le milieu culturel national donne assurément de la valeur à la reconnaissance. De même, le fait que les candidatures soient analysées par un jury de pairs contribue à la valeur du prix. »

Ce que Blais en pense? « Du soutien des institutions culturelles? Y en a pas ! » ●

Illustration : Myriam Des Cormiers | da@lorgane.org

Bienvenue au pays des merveilles

C'est un mardi matin, un peu après 10 h. Deux jeunes retraités prennent leur dose de caféine matinale, et feuillettent le journal en discutant d'actualité dans un café du quartier Dix30, à Brossard. Les deux amis se prénomment tous deux Claude. Pour Claude Gosselin comme pour Claude Benoît, le quartier Dix30, aménagé en 2006, est beaucoup plus qu'un simple centre commercial. C'est aussi l'endroit où ils viennent pour une soirée au cinéma, un spectacle ou un bon resto.

Julien Faille-Lefrançois
redaction@lorgane.org

Quand on leur donne le choix entre sortir à Montréal et sortir au Dix30, tous deux n'hésitent pas longtemps avant de faire connaître leur préférence. Ils n'ont pas peur de dire du Dix30 que c'est le nouveau « centre-ville » de la Rive-Sud et une excellente alternative à Montréal. La métropole n'est pas, selon eux, des mieux adaptées pour recevoir les gens de l'extérieur qui veulent la visiter.

Montréal responsable de son impopularité

Avec le Dix30, « t'as la proximité, t'as le stationnement », commence Gosselin. « Ce qui est embêtant beaucoup à Montréal, c'est le stationnement », renchérit Benoît, qui compare la hausse des tarifs à une véritable « prise en otage » des visiteurs. « Ils auront beau dire ce qu'ils voudront, que "ça va encourager les gens à prendre les transports", mais c'est pas vrai. Les gens sortent de Montréal. »

Le stationnement semble y être pour beaucoup. Le quartier Dix30 offre un stationnement souterrain gratuit de 1 500 places, en plus du stationnement extérieur. Julie Turcot, directrice générale de la salle de spectacle L'Étoile, dans le quartier Dix30, reconnaît que c'est un des avantages majeurs de l'endroit par rapport à Montréal. Le stationnement fait une « grosse différence », dit-elle. Cependant, Turcot croit aussi que la sécurité a beaucoup à voir avec la popularité du Dix30, ce que confirment les deux Claude. « Si tu sors du restaurant à 10 h du soir, et que tu veux faire un tour à pied, tu ne te feras pas attaquer », fait remarquer Gosselin, qui trouve que Montréal est moins sécuritaire.

L'Étoile dans la « grosse ligue »

Est-ce seulement en raison des inconvénients inhérents à Montréal que le Dix30 réussit à performer ? Turcot ne croit pas, du moins en ce qui a trait à la salle de spectacle. « L'Étoile s'est imposée comme une des salles principales au Québec », avance-t-elle en soulignant qu'ils ont un public qui vient d'aussi loin que Laval pour assister à certaines représentations.

Gosselin et Benoît partagent le même sentiment, ils n'éprouvent pas la même admiration pour les autres salles de banlieue. « Pour moi, les autres salles, c'est des salles communautaires », avoue Gosselin. «L'Étoile, ça fait partie de la grosse ligue. »

Il n'est pas le seul à le penser. En 2010, le nombre de représentations devrait s'élever à 280, selon les estimations de Turcot. Il s'en trouve pourtant plusieurs pour critiquer le manque de diversité dans l'offre de spectacles de l'Étoile. La directrice rejette à ce reproche. Elle fait remarquer que l'Étoile a présenté quelques pièces de théâtre, de même que de la chanson. Construite en partenariat avec la Ville de Brossard, la salle est aussi un incontournable de la vie culturelle de la communauté. Une chorale vient d'ailleurs s'y produire. Turcot note que la direction ne mise pas uniquement sur des valeurs sûres, car elle cherche aussi à pousser la relève et à faire découvrir de nouveaux talents.

Elle admet cependant que l'humour occupe une place prépondérante dans la présentation. « C'est certain que l'humour, on en fait beaucoup, explique-t-elle, mais c'est qu'il y a une très, très grande demande de ce côté-là ».

L'ambition brossardoise

Le défi pour l'Étoile reste de diversifier sa clientèle. Pour l'instant, elle se compose en grande partie de retraités, comme Gosselin et Benoît. « Il faut essayer d'aller chercher les jeunes », dit Turcot. « C'est peut-être un peu plus difficile à faire, mais c'est un travail à long terme. C'est un beau projet devant nous à réaliser. »

Dès le départ, il était convenu que le quartier Dix30 serait construit en plusieurs étapes. Après trois ans, les projets de construction ne sont toujours pas terminés sur le site du Dix30. L'ouverture d'une résidence pour personnes âgées, d'un immeuble en copropriété, et d'une station-service est prévue dans un avenir rapproché.

Gosselin et Benoît ont tous deux vidé leur tasse de café, et il est plus de 11 h au moment où ils se disent au revoir. Gosselin doit se dépêcher, car il prévoit visiter le Salon de l'habitation à Montréal durant l'après-midi. La métropole ne le rebute pas autant qu'on pourrait le croire. En fait, il y a travaillé de nombreuses années. Selon lui, Montréal devrait quand même songer à réviser son attitude à l'endroit des banlieusards et de leurs voitures tant décriées. En attendant, cette fois, il a prévu le coup : il va y aller assez tôt pour éviter l'heure de pointe. Ce sera déjà ça de gagné.

Illustration : Myriam Des Cormiers | da@lorgane.org

DIX 30
Bonbons

Un esprit sain dans un corps sain

Florence Savard
societe@lorgane.org

Illustration : Stéfanie Viens | infographisme@lorgane.org

Avoir une conscience écologique, manger bio, « acheter local », réutiliser, composter. Aujourd'hui, tout ce qui est synonyme d'un mode de vie sain semble être tendance. Or, un environnement urbain, avec sa pollution et son rythme accéléré, semble plutôt entrer en contradiction avec un mode de vie sain. Les centres de spa et les centres de yoga s'incrivent dans cette nouvelle tendance et peuvent remédier aux conditions de vie urbaine. Mais jusqu'à quel point sont-ils efficaces ?

Les centres de spa sont de plus en plus nombreux et de plus en plus fréquentés. Il en existe même plusieurs en ville. « Aujourd'hui, on est tellement bombardés et encouragés à consommer, qu'on a envie de se reposer un peu de tout ça », affirme Brigitte Frégault, superviseure des soins et de la massothérapie au Spa BALNÉA et massothérapeute depuis 17 ans. Selon elle, une grande partie de la clientèle du Spa BALNÉA, qui est pourtant situé à Bromont, vient de Montréal.

Un bain chaud avec ça ?

Chaque année à Montréal, 9 % des décès sont reliés à la pollution de l'air, selon un article publié sur le site de Passeport Santé en juin 2006. Les victimes sont souvent atteintes de maladies cardiaques et respiratoires chroniques. De façon générale, Santé Canada affirme que les effets de la pollution atmosphérique sur la santé se traduisent par des troubles respiratoires et l'irritation des poumons. Les réserves thermales sont donc un bon moyen de se désintoxiquer des impuretés de l'air de la ville. Le principe est simple : on doit d'abord relaxer dans une source chaude, que ce soit un bain de vapeur, un sauna ou un jacuzzi, pendant une quinzaine de minutes. Ensuite, il faut s'immerger le plus longtemps possible dans un bassin d'eau froide. On doit se reposer pendant au moins 15 minutes et s'hydrater. Selon Frégault, c'est ce qu'on appelle une expérience thermale. Cette activité a pour but d'activer la circulation sanguine et la lymphe, d'épurer le corps et d'apaiser le système nerveux. « Le plus important c'est d'être à l'écoute de son corps, de faire sortir la fatigue et d'atteindre un niveau de relaxation », explique Frégault.

Le bien-être qui résulte d'une séance de spa est passager. Selon Frégault, à titre préventif, les gens qui vivent en ville et qui ont un rythme de vie stressant devraient s'arrêter dans un centre de spa une journée par mois au moins. « Certains clients locaux viennent tous les jours. » Frégault ne croit pas que les centres de spa peuvent compenser toutes les mauvaises conditions de la vie urbaine. Elle affirme que prendre soin de soi, c'est une activité de tous les jours. « Par contre, en ressortant d'ici, les gens ont envie de faire plus attention », conclut-elle.

Il est toujours possible de prendre soin de soi à la maison, mais, « pour décrocher complètement, les centres de spa, c'est parfait », affirme Frégault. Selon cette dernière, le fait que BALNÉA soit situé en montagne apporte davantage d'apaisement à sa clientèle. « L'air est plus pur en haut de la montagne, et c'est moins bruyant.», dit-elle. Certains centres de spa offrent aussi à leur clientèle une large gamme d'activités. Par exemple, BALNÉA offre une réserve thermale, les services de massothérapeutes, d'esthéticiennes, de naturopathes, d'entraineurs personnels (boot camp, yoga), un panorama, des soirées musicales et de cinéma. Le programme que proposent les spas semble plus axé sur les expériences sensorielles que sur les traitements thérapeutiques. «Bien sûr, les gens viennent ici pour se revitaliser, mais ils viennent surtout pour se gâter », confie Frégault.

Respirez et saluez le soleil

Le yoga a une approche différente. Il nécessite plus de motivation que d'aller au spa, car c'est une pratique qui demande beaucoup de patience. « Le yoga nous prépare en quelque sorte à vivre des situations stressantes. Par exemple en essayant une posture difficile, tu peux être fâché de ne pas réussir, mais c'est inutile », explique Alexandre Richardson, professeur de yoga à Concordia. Le principe s'applique donc à la vie quotidienne. Le yoga enseigne que le stress est souvent un choix mental. « On ne peut pas changer les situations stressantes, mais apprendre à ne pas les laisser nous angoisser », poursuit Richardson. La meilleure chose à faire, c'est de reconnaître l'état d'une situation et de réagir en conséquence.

Selon Alexandre Richardson, la pratique physique du yoga ainsi que la méditation sont les deux remèdes contre le stress. « Pratiquer la méditation a pour but de se détacher de son corps pour mieux comprendre. Si on compare l'esprit à la mer, la méditation permet de calmer la mer complètement pour discerner les éléments perturbants de notre vie », affirme le professeur de yoga. À Montréal, plus de 30 % des adultes souffrent de stress. C'est d'ailleurs la ville canadienne qui compte le plus grand nombre de personnes vivant sous le stress, selon une étude mise à jour en 2007 par l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal.

Pour Richardson, toute la pratique du yoga est indéniablement bénéfique à la qualité de vie d'une personne. La circulation sanguine est améliorée, ce qui favorise l'élimination des toxines, et les systèmes immunitaire et digestif fonctionnent mieux, ainsi que tous les organes internes. Richardson croit donc que le yoga peut remédier aux inconvénients de la ville.

À chacun son rythme

Il est difficile de déterminer combien de temps chaque personne doit consacrer au yoga et à la méditation et à quel moment elle obtiendra des effets bénéfiques. Il est certain que le rythme et l'intensité dépendent de l'individu. Bien que le yoga soit réputé comme méthode de diminution du stress, selon Richardson, la plupart des écoles de yoga axent leur cours sur la pratique physique. « Si vous n'avez jamais pratiqué le yoga ou la méditation, il faut commencer lentement », affirme-t-il.

Pour Richardson, le yoga est une pratique bénéfique à long terme pour la santé. « Ce n'est pas une pratique mentale, mais presque. Il faut changer ton esprit en fonction de ton environnement et t'adapter aux situations. De cette façon, tu n'auras pas besoin d'aller dans les spas chaque fois que tu vis du stress », conclut-il.

La banlieue, ou rien !

Virginie Karagirwa
assistant.redaction@lorgane.org

Un grand nombre d'immigrants choisit maintenant de s'installer en banlieue plutôt qu'en métropole selon le Rapport 2009 sur l'immigration et la diversité dans les villes et les collectivités canadiennes. D'un point de vue économique, la banlieue n'offre pas plus d'avantage que la ville. Mais qu'est-ce qui encourage alors les immigrants à choisir la périphérie ?

Diaime Wamegni, 41 ans, est d'origine camerounaise. En 2006, elle a déménagé de Québec avec son mari et ses six enfants pour venir vivre sur la Rive-Sud, à Saint-Jean-Baptiste. La municipalité ne compte pas plus de 3 000 habitants. Pour Wamegni, ce n'était pas un changement difficile. « Québec est une trop grande ville », explique-t-elle. « Ici, c'est tout petit, c'est tranquille et comme on est une famille nombreuse, on se sent plus en sécurité. »

André Jacob, 67 ans, professeur retraité de l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), est coordonnateur de l'Observatoire international sur le racisme et les discriminations . Selon Jacob, l'environnement dans lequel les immigrants vivaient avant de venir au Canada peut influencer leur choix de destination. « Les immigrants de petites villes ont tendance à chercher un milieu de taille similaire où ils peuvent s'intégrer socialement et culturellement. »

L'intégration sociale est l'un des nombreux facteurs qui font apprécier à Wamegni la vie en banlieue. Selon ses dires, les voisins en banlieue sont souvent plus chaleureux que dans les grandes villes, où l'individualisme domine. En communauté restreinte, il est plus facile de connaître son entourage et de recevoir de l'aide en cas de besoin. Elle avoue qu'il arrive parfois que chez elle certains voisins fassent preuve de racisme envers elle. « Il y a toujours ceux qui ont peur de l'étranger, mais je leur réponds toujours avec un sourire », affirme-t-elle.

Jacob ajoute que la banlieue peut elle aussi avoir des xénophobes. Cependant, il assure que les habitants des banlieues sont pour la plupart beaucoup plus accueillants. « En général les gens sont assez ouverts, mais comme dans tout les quartiers, certains feront le premier pas alors que d'autres seront plus fermés », explique Jacob.

Banlieue : terre d'accueil

Jacob met en avant la facilité d'intégration que permet la banlieue par rapport à la métropole. « En ville, les gens ont tendance à se regrouper avec des gens de leur culture », explique Jacob. Or, selon lui, lorsqu'ils arrivent en banlieue, ils doivent s'adapter à un nouveau milieu, ce qui les aide à s'intégrer beaucoup plus vite et notamment à apprendre la langue française s'ils ne la parlent pas.

Pourtant, le problème d'intégration sociale a beaucoup diminué depuis qu'un nombre important d'immigrants s'installe en banlieue. « Maintenant les banlieues sont plus cosmopolites, elles sont très étendues, en particulier celles de la Rive-Sud et Laval », souligne Jacob. De plus, certaines banlieues ont construit des mosquées ainsi que des marchés d'alimentation exotique afin de satisfaire une partie de leur population.

Cachez ce niqab que je ne saurais voir !

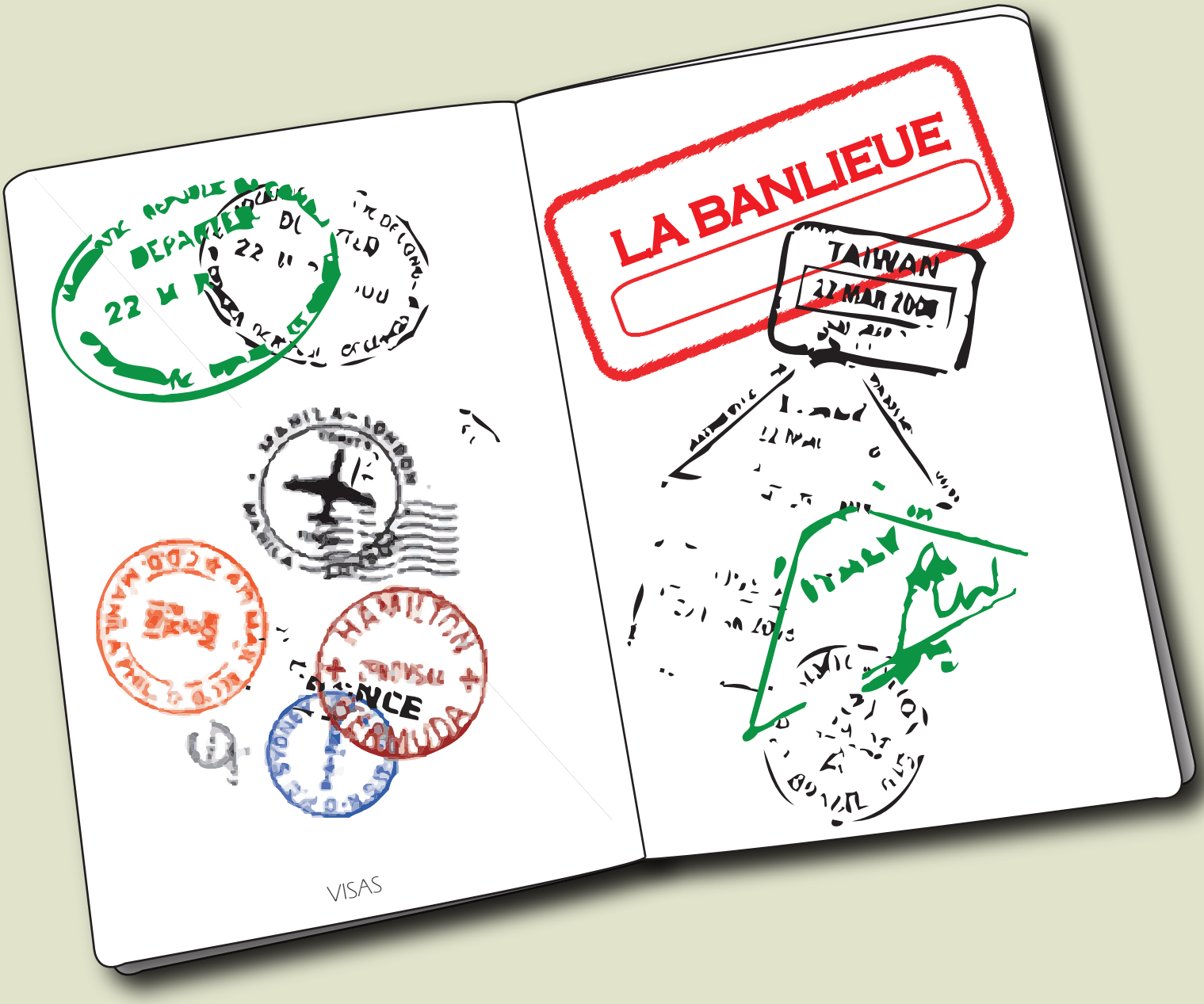
Mais l'installation de mosquées ne diminue pas pour autant la controverse autour du niqab, un voile qui recouvre entièrement le visage et le corps de certaines femmes musulmanes, ne laissant voir que leurs yeux. En banlieue comme en ville, le niqab suscite des sentiments partagés parmi la population. Rachad Antonius, professeur de sociologie à l'UQAM et chercheur à l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, pense que le problème vient de l'image que reflète le niqab. « Beaucoup de gens, dans la société majoritaire, perçoivent le niqab comme un problème et comme un refus de communiquer » explique Antonius. Il rejette par contre l'étiquette « refus de s'intégrer » sur le niqab, car il est contre l'idée que chaque individu devrait se baser sur le modèle de la société dominante. Cependant, Antonius pense que le niqab « c'est un refus de faire affaire avec l'autre face à face, c'est donc un rejet de l'autre ».

Bien que la banlieue semble généralement plaire aux immigrants sur bien des points, la controverse sur le port du niqab n'est pas le seul inconvénient que la banlieue peut avoir. Souvent en banlieue, il est en règle impossible de se déplacer au moyen de transports en commun.
Selon Wamegni, aucun véhicule de transport en commun ne circule dans Saint-Jean-Baptiste. « Il faut vraiment avoir une voiture. Sinon, pour se rendre à Montréal, il faudrait se débrouiller pour se rendre jusqu'à Mont-Saint-Hilaire, la ville voisine, pour prendre le bus », dit-elle.

Diplômé et chômeur

Mais pour Wamegni, l'un des plus grands désavantages de la banlieue reste le manque d'emplois. Elle explique n'avoir jamais eu le même voisin plus d'un an en raison des faibles possibilités d'emploi qu'offre la banlieue.

Illustration : Yulia Manyakina | graphisme@lorgane.org



Le Rapport du 19 mars 2009 sur l'immigration et la diversité dans les villes et les collectivités canadiennes indique qu'en banlieue, quatre fois plus d'immigrants avec un diplôme universitaire sont au chômage par comparaison avec les non-immigrants.

Josué Wamegni, l'époux de Diaime Wamegni, a lui aussi fait face aux problèmes de chômage. Josué Wamegni a une maîtrise et un doctorat en environnement ainsi qu'une maîtrise en biologie végétale. À la suite de la fermeture de l'entreprise où il travaillait, il s'est retrouvé au chômage pendant six mois. La plupart des employeurs qu'il a rencontrés ont refusé sa candidature parce qu'il était trop qualifié. « Il y a beaucoup d'offres d'emploi pour les techniciens en banlieue, mais il est difficile de trouver un emploi quand on a beaucoup de diplômes », explique Diaime Wamegni. Son mari travaille maintenant à Ottawa et revient chaque fin de semaine à Saint-Jean-Baptiste.

Avec le nouveau travail de son époux à Ottawa, Diaime Wamegni et ses enfants risquent de quitter la banlieue. Mais pour elle, sans les contraintes de l'emploi, son choix serait déjà fait. « C'est un vrai coin de paradis ici. Si ça ne dépendait que de moi, je resterais en banlieue. »

Montréal en sons et en images

Panagiota Arhontou
chroniques@lorgane.org

Qu'est ce que Montréal ? Comment la ville est-elle devenue ce qu'elle est aujourd'hui ? Quelques artistes et cinéastes nous aident à répondre à ces questions.

À Saint-Henri le cinq septembre, 1962,
Réalisé par Jacques Godbout

Par une journée chaude et humide de septembre 1961, des cinéastes décident de filmer un des quartiers les plus pauvres de Montréal. Le but du film est d'étudier les maux de Saint-Henri, de comprendre les habitants et leur misère. Le résultat est un court documentaire qui ouvre les yeux sur la pauvreté de l'Amérique actuelle : une pauvreté teintée de luxe. La communauté est formée de familles ouvrières propres, bien nourries et pourvues d'une bonne éducation. Il y a de quoi faire l'envie de tous les vrais taudis de la planète. Saint-Henri est inspecté sous tous les angles : la rentrée scolaire des enfants, la jeunesse pleine d'énergie, les femmes dans leur train-train quotidien, les hommes au chômage et d'autres à la recherche d'un boulot. Les industries quittent le quartier, et garder son emploi devient de plus en plus difficile. Les temps sont durs et les gens sortent noyer leur misère dans un verre de bière. L'architecture et la vie nocturne ne sont pas si différentes 50 ans plus tard, mais l'arrondissement Saint-Henri n'est plus le même. On s'aperçoit que les quartiers de Montréal ont perdu de leur innocence. Les enfants ne jouent plus sur les trottoirs et ne nagent plus dans les rivières, tout comme les familles ne se réunissent plus après le souper. Pour nous les jeunes, voilà l'occasion de mieux comprendre d'où viennent nos ancêtres. Les histoires racontées par nos parents y prennent véritablement forme. Ce fut un temps où les voisins se connaissaient, s'entraidaient, se respectaient. Difficile à croire, mais on en a une preuve dans ce film.

Montréal vu par, 1991
Denys Arcand, Michel Brault, Atom Egoyan, Jacques Leduc, Léa Pool, Patricia Rozema

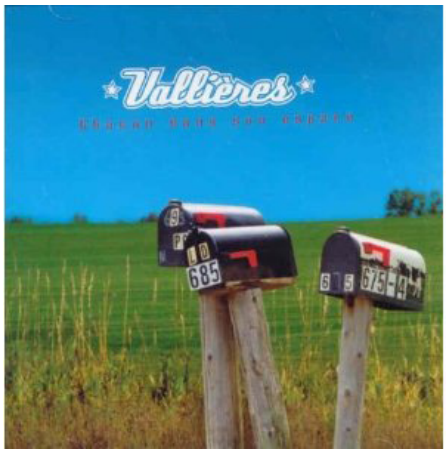
Six courts-métrages réalisés dans les rues de Montréal. La première histoire mérite la poubelle. Qui veut vraiment voir une Torontoise s'envoyer maladroitement en l'air sur un toit dans une danse contemporaine médiocre ? Pas moi. Probablement pas vous non plus, alors, de grâce, avancez au deuxième court-métrage. Celui où un tableau de peinture présente Montréal sous toutes ses coutures. La troisième histoire est un coup de cœur pour les amateurs de hockey nostalgiques de l'ère Carbonneau-Roy. Un couple âgé évolue dans les coulisses de l'ancien Forum. Le montage est bien réussi et aide au déroulement d'une histoire poignante. Le quatrième court-métrage est un vrai petit chef-d'œuvre. Il comprend une douanière artiste et un homme qui voient le monde en images. Les deux se trouvent face à face dans la foule du Festival de jazz. Le cinquième court-métrage montre une femme victime d'un accident, qui se remémore sa vie. L'enfance, l'inceste, le drame familial et l'homosexualité se suivent dans un film bouleversant. Le dernier segment est un peu dérangeant. On y voit une bande de snobs fortunés venus des quatre coins de la planète discuter de Montréal, et une dame décrit ses ébats sexuels pendant la crise du F.L.Q. Dans ce dernier cas, la connexion des thèmes est aussi maladroite que la prestation des acteurs. Le produit final ressemble davantage à un copier-coller de diverses pièces de théâtre, mais les rues de Montréal continuent de nous faire sentir leur forte impression. Elles restent les mêmes, bien sûr, mais ne finissent jamais d'inspirer.

Images : amazon.ca

Le blues de la métropole, 1974
Beau Dommage

Montréal, durant les années 60 et 70, était une ville en plein changement, avec la laïcisation, les nouvelles libertés sexuelles et les troubles politiques de la province. Ces troubles allaient d'ailleurs à l'encontre de l'esprit *peace and love* des hippies. Le groupe Beau Dommage arrive à capter tous ces changements dans un morceau remarquable. La chanson *Le blues de la métropole* débute avec un homme un peu naïf, une fleur dans les cheveux, lors de l'Exposition universelle de 1967. À mesure que le morceau progresse, le personnage perd son innocence. C'est un témoin de la jeunesse qui embarque dans les excès de la drogue et de l'alcool, de l'exode des villes vers la campagne, des attaques terroristes du F.L.Q. Sa blonde et ses amis disparaissent, il devient alors mélancolique en pensant à sa ville. Toutes ses expériences sont entrelacées dans une petite histoire qui dure 4 minutes et 12 secondes. L'auteur-compositeur Pierre Huet arrive à mettre notre ville en images et en sons. L'arrangement musical est également inspirant : une guitare souple, un rythme de blues vibrant, et des paroles vraies et accessibles. Les rues de Montréal semblent avoir changé depuis 1975, mais la ville a gardé le même esprit. Même si on ne la reconnaît plus vraiment, « on est toujours dix mille s'a rue Saint-Paul, avec le blues d'la métropole ».

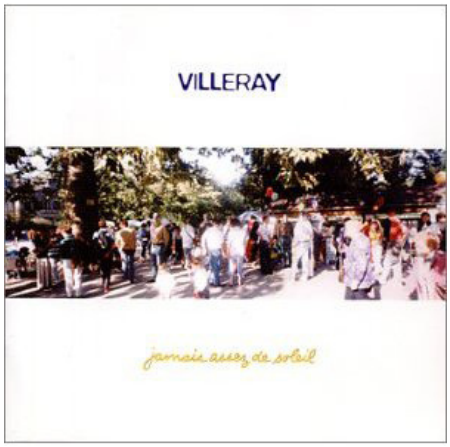
Chacun dans son espace, 2003
Vincent Vallières



Peu importe où on se trouve – Montréal, banlieue, ou village éloigné –, toute bonne musique nous fait voyager. L'album *Chacun son espace* de Vincent Vallières est un voyage à travers le Québec, à travers les saisons, à travers les éléments. À certains moments, la campagne et la nature font surface, comme dans les morceaux *Nouvelle saison* et *Blues baby*. Et puis, la vie de banlieue prend forme dans les morceaux *Ma tante Marielle* et *L'avenir est plus proche qu'avant*. Certains peuvent être portés à croire que la vie de banlieue est une suite d'emmerdements et de bonheurs préfabriqués, mais Vallières démontre que c'est un espace rempli de gens avec des aspirations et une belle créativité. Voilà un album bien équilibré et entraînant. Certaines chansons s'appliquent à la grande ville comme à la banlieue : le morceau *Tom* décrit un homme qui bascule dans une vie sans espoir. Il se tourne vers la bière et son *buzz*, et finit par vivre à temps partiel à force de passer trop de temps à travailler. L'art de la composition musicale est à son sommet : une guitare remarquable, une basse bien agencée, des percussions inspirantes et des paroles intelligentes. Que peut-on demander de plus ?
Le héros de *Tom* est bien dans son élément, bien dans son espace. Dans une entrevue avec le journal Voir, Vallières dit que « la mission première d'une chanson, c'est de faire du bien. Quand tu écoutes de la musique, tu pars pour un mini-voyage ». Eh bien, Vincent Vallières a réussi sa mission.

Jamais assez de soleil, 2001
Villeray

Voici un groupe d'artistes qui s'unissent pour chanter les louanges de Montréal. Les chansons *Jamais assez de soleil*, *Déluge de lumière* et *Vague à l'âme* arrivent à diffuser un rayon de soleil musical. Un air de guitare entraînant et des paroles un peu simplistes peuvent égayer les journées les plus mélancoliques, et ces morceaux en sont la preuve. Voilà aussi une formation qui arrive à donner une voix aux groupes multiethniques qui ont repeint le visage de Montréal. Mais soyons honnêtes, certaines chansons sont emmerdantes. À la première écoute, on pense avoir affaire à un album destiné aux enfants du primaire. Mieux vaut ignorer les morceaux *Mamie* et *Comme un oiseau*. Des paroles comme « vroum, vroum, au revoir, boom, boom, mes amis » portent à croire que certains morceaux sont dédiés à des enfants de quatre ans. Mais il ne faut pas s'en tenir là. L'écoute de cet album peut tout de même être plaisante. N'oublions pas que chaque lecteur de disque ou MP3 vient avec un bouton avance rapide et que iTunes nous permet de faire une liste de chansons personnalisée ! Oui, l'album en général n'est pas un chef-d'œuvre, mais certaines chansons captent un brin d'été montréalais. Elles sont parfaites pour les journées ensoleillées, les barbecues en famille, les après-midis passés dans un parc. Bref, c'est parfait pour tous ceux qui aiment leur ville et qui ne rêvent pas de partir au loin.



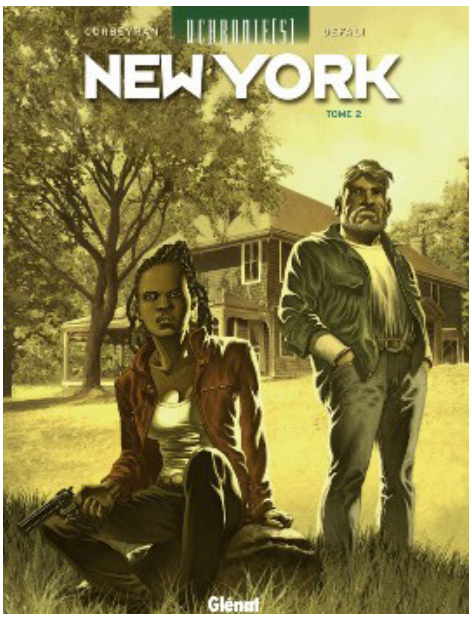
Histoires de villes

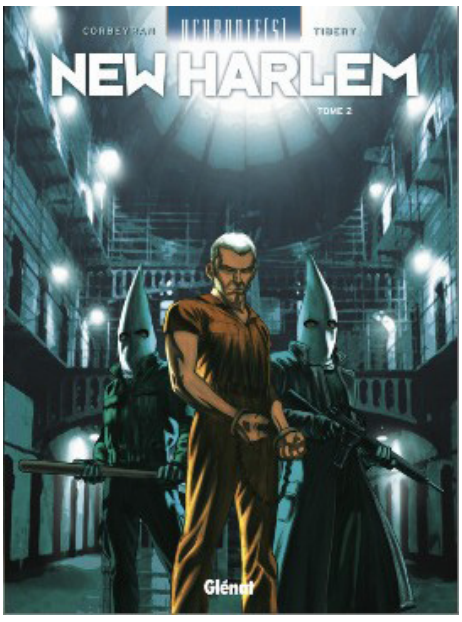
Sophie Ginoux
sophie@lagodasse.net

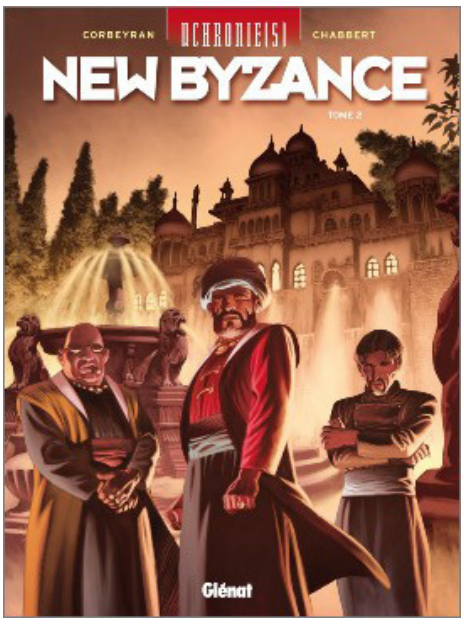
Montréal, Québec, New York. Trois villes d'Amérique du Nord très différentes les unes des autres, à l'image de l'approche qu'en ont les livres sélectionnés pour cette édition.

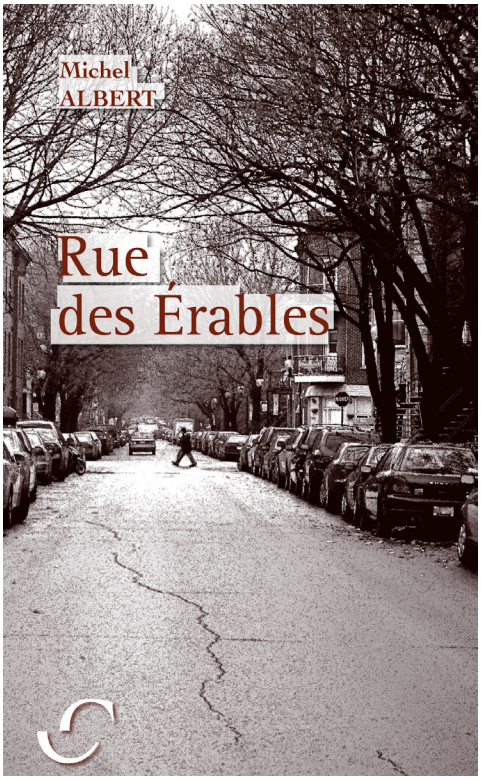
Uchronie(s), une série écrite par Corbeyran et dessinée par Chabbert, Tibery et Defali
Éditions Glénat
Tomes de 56 pages

Il n'est plus nécessaire de présenter Corbeyran. Scénariste multiforme d'exception, il est à l'origine de séries tendres à l'intention des enfants, comme de sagas bien plus sombres. Alors, après nous avoir notamment offert *Le chant des Stryges* et *De cape et de crocs,* deux séries dont je vous recommande vivement la lecture, il cosigne depuis 2008 une aventure en trois volets, *Uchronie(s)*, qui est rapidement devenue un classique du genre tant l'approche y est audacieuse et intéressante. En effet, à partir d'un symbole typique de notre société moderne, à savoir la ville de New York, Corbeyran, épaulé par trois dessinateurs talentueux, a transposé trois dimensions différentes : un New York ottoman (New Byzance), un New York contrôlé par une majorité noire (New Harlem) et un troisième New York plus actuel. Ces trois volets, dans lesquels certains personnages se retrouvent sous des jours différents, comprendront chacun trois tomes et fusionneront au sein d'un épilogue commun, ce qui est déjà inusité. Mais il faut vraiment souligner la qualité et la richesse de la réflexion présente dans les tomes déjà publiés de cette saga, car au-delà de faire de la bande dessinée créative, Corbeyran invite les lecteurs à prendre conscience de la société qui les entoure et du destin qui guide leurs pas. Une grande réussite !







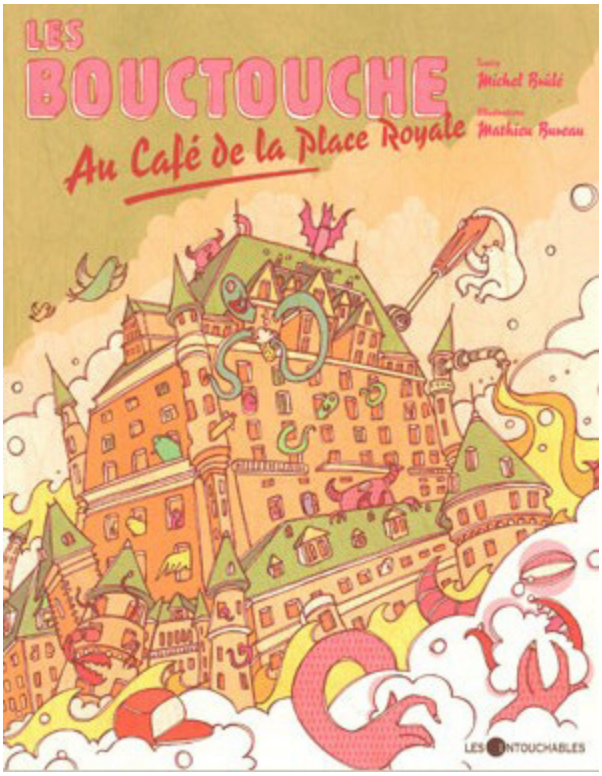


Rue des érables, de Michel Albert
Éditions Cornac, janvier 2010
56 pages

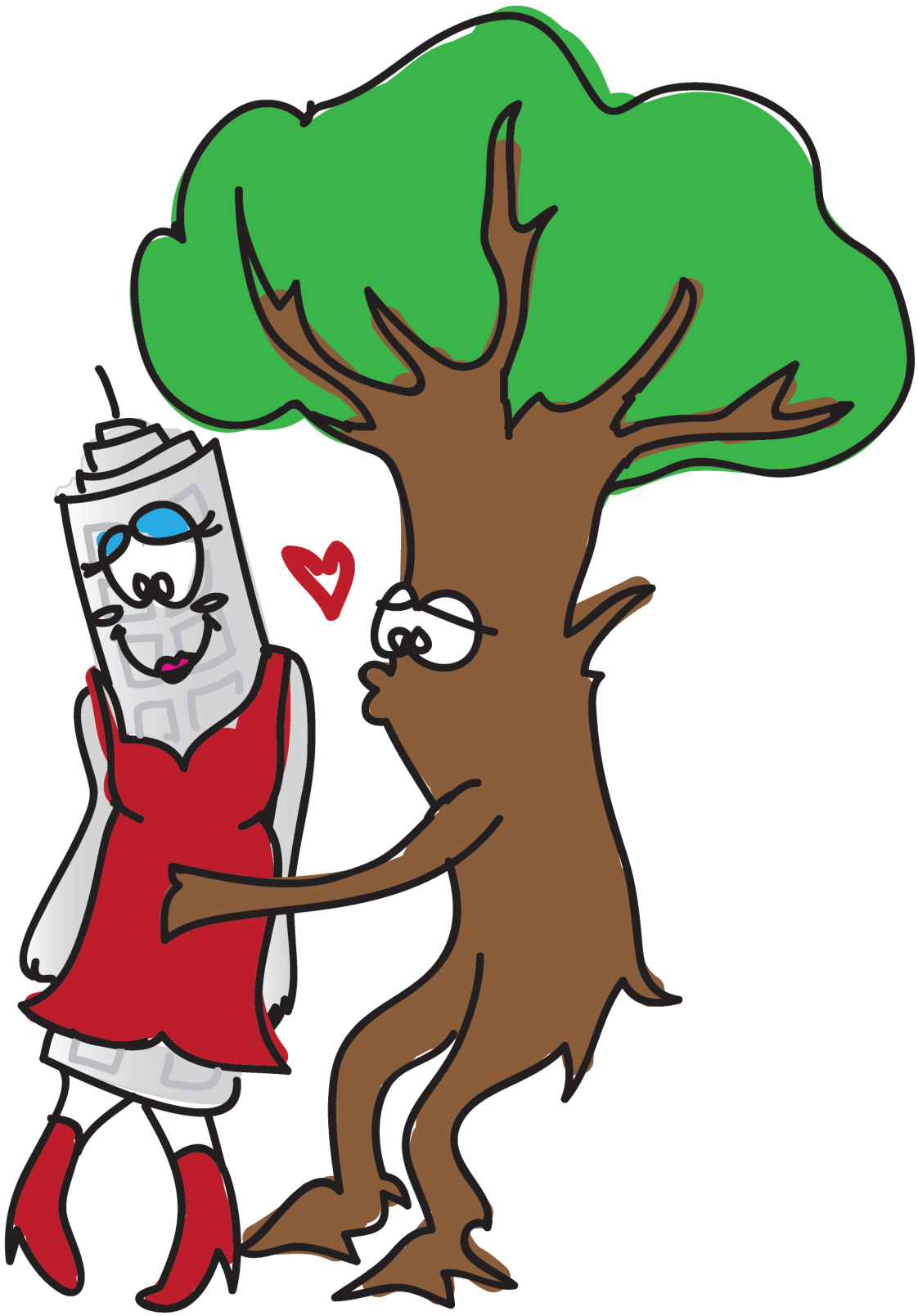
Michel Albert a découvert l'univers de la poésie à 18 ans, alors qu'il côtoyait ceux qui ont marqué de manière indélébile le paysage littéraire québécois. Miron, Langevin, Beaulieu, Péloquin, Godin, il les a tous connus et a beaucoup appris à leur contact. Depuis cette date, de nombreux recueils sont nés de sa main. Mais *Rue des Érables* a ceci de particulier qu'il constitue une anthologie, si bien que tout en nous faisant découvrir le style actuel de l'auteur, il nous permet de revisiter ses anciens écrits. Résolument urbain, Québécois et citoyen du monde, Michel Albert nous convie dans ses poèmes à le suivre dans son quotidien montréalais. Promenades, boulot, observation de la nature et de ceux qui l'entourent, amour, réflexions sur la vie et sur le vivre ensemble dans la société multiculturelle qui est la marque de Montréal, tout est écrit de manière très authentique et accessible, sans chichis et avec pudeur. Certains pourront peut-être traiter quelques textes d'anecdotiques, mais d'autres en apprécieront la simplicité qui permet de réconcilier les plus récalcitrants avec le genre poétique. Soulignons aussi les très belles photos de Montréal qui ponctuent ce recueil attachant.

Les Bouctouche au café de la Place Royale, de Michel Brûlé et Mathieu Bureau
Éditions Les Intouchables 2009
52 pages

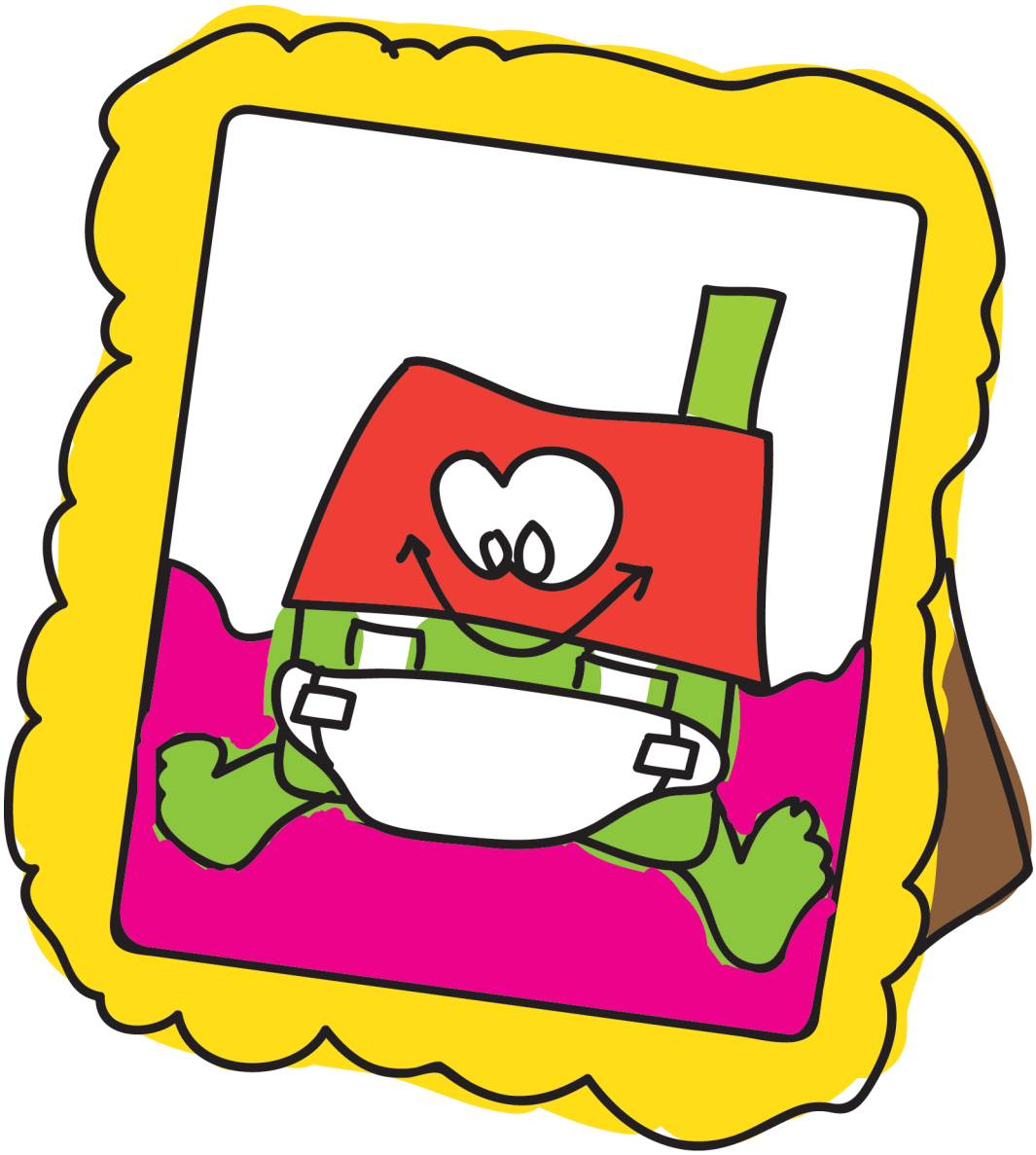
Les Bouctouche sont des personnages aux contours cubistes nés de l'imagination de Mathieu Bureau. Armés d'immenses bras et portant des vêtements criards, ils vivent des aventures bien sagement rangées dans des cases similaires les unes aux autres tout au long de la BD qui les abrite. Cette approche, que l'on rencontre plus souvent dans les journaux sous forme de petits *strips*, qui permettent de concentrer le message et de pousser la caricature ou le pastiche, n'est pas des plus réussies ici. En effet, les longueurs abondent, essentiellement parce que la caractéristique première de ces personnages est de faire du surplace (ils ne bougent pas de toute la BD du café de la place Royale, à Québec) et de parler beaucoup, mais aussi à tort et à travers. Du récit d'anciennes aventures amoureuses, au rejet de la culture anglophone, en passant par la sauvegarde de la langue maternelle, les sujets se suivent sans homogénéité aucune et sont souvent contestables. Bref, on s'ennuie, on ne rit pas, on déplore les couleurs pastel un peu fades et l'allure généralement caricaturale de l'ensemble… et on se dit que l'on n'achètera sans doute pas les deux autres tomes de cette série.



Montage : Milosz Jurkiewicz | milosz.j@gmail.com



Illustrations : Stéfanie Viens | infographisme@lorgane.org



#42 | Jeune équipe dynamique dotée d'un gros organe cherche H/F pour s'en occuper. Mise en page, illustration, journalisme, comptabilité, gestion, photo, web, communication... Toutes orientations acceptées. Doit-être propre, pas trop bien dans sa tête et d'apparence jeune. Pour relation intime, seul ou en groupe et dans un objectif de plaisir commun. Nouvelles expériences acceptées. Ouvert aux propositions et vices créatifs. Avec ou sans références.
514-848-2424 #7936 - redaction@lorgane.org.